

Lettres mortes

De Amaral Cindy

Lettres mortes

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Papillons de Nuit, Edition Publibook, 2013.

Tonalités

Tonalité 1 : Choc

Tonalité 2 : Dénî

Tonalité 3 : Colère

Tonalité 4 : Tristesse

Tonalité 5 : Résignation

Tonalité 6 : Acceptation

Tonalité 7 : Reconstruction

A-Absence

TONALITÉ 4

Parce que ce sont toujours des lettres d'amour.
Les lettres qu'on n'a pas envoyées. Ou pas écrites.

Parce que, au fond, on savait bien qu'il n'y avait personne pour
les lire.

B-Béance

TONALITÉ 4

Pas une faille. Encore moins une cicatrice.

Rien à recoudre. Rien à réparer.

Pas une plaie à panser.

« État de ce qui est béant. Ouverture large, profonde ».

Pas à un vide à combler.

« État de ce qui est maintenu ouvert », dit le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.

L'ouverture large du « b », labial ? Avec cette consonne nasale qui semble vouloir être allongée à l'infini, prononcée comme dans un ralenti.

Un trou. Un puit. Sans fond. Dans lequel l'écho de ce « an », déformé, vient se répercuter à l'infini.

Une bouche qui s'entrouvre pour susurrer son nom. Puis qui s'étire pour le hurler. Son nom qui tombe dans le puit pour ricocher à l'infini. Écho lointain. Écho moqueur. Du nom de celui qui est parti.

État...

« ... de ce qui est béant ». « ... de ce qui est maintenu ouvert ».

État de manque. Manque de celui qui est parti. Celui qui ne reviendra pas.

Rien à réparer. Rien à recoudre. Rien à panser. Rien à consoler.

Béance.

C-Coquelicots

TONALITÉ 1

Enfant, elle aimait à contempler les champs de coquelicots. Peut-être parce qu'ils lui évoquaient le mercurochrome. Peut-être parce que ces fleurs sauvages qui grandissaient en dépit de tout, dans l'indifférence commune, à l'abri de l'attention tous, avaient quelque chose d'admirable. Privées de tuteurs, jamais tout à fait droites, elles poussaient cependant, inexorablement, dans un murmure, contre les cris du vent. Il lui semblait percevoir quelque irrévérence dans ce silence. Cette beauté fragile, mais farouche qui pliait toujours, mais ne céda jamais... Chaque jour, en rentrant de l'école, elle cueillait un coquelicot et le livrait à sa mère : la fleur émiétée et, la poche, maculée de son sang, une plaie béante. Mais, jamais elle ne parvenait à capturer l'essence de cette beauté incandescente. Elle était la seule à les admirer, pourtant, les coquelicots lui échappaient toujours de leur silence. Car seuls les mots confèrent une prise sur les choses.

Solène n'avait jamais interrogé la fillette à propos de cette fascination pour les coquelicots. Si elle l'avait fait, aurait-elle su que répondre ? Lui aurait-elle dit qu'elle se sentait semblable à cette fleur sauvage, ignorée de tous, mais contrainte de grandir quand même ?

« Roseau pensant » aurait dit Pascal. On n'écoute jamais suffisamment ses enfants sinon l'on saurait que, comme les coquelicots, ce qu'ils taisent est le plus important. Mais les mots n'étaient pas venus à temps transformant le champ de mercurochrome en plaie béante. Et les petits bobos en champs de ruine.

En grandissant, elle avait bafouillé, bredouillé... Elle avait même appris à jouer avec les mots : à grand renfort de métaphores, elle se rêvait peignant des coquelicots. Elle avait parlé, mais les mots s'envolaient au vent. Pourquoi diable s'occuper du murmure des coquelicots ? Le créateur avait placé en son jardin de bien plus belles fleurs, les avait soignées, les avait plantées, élues, et donc, les avait chéries. Et elle, pauvre petit coquelicot, elle n'avait aucune raison d'être ; ici comme ailleurs.

Personne ne le lui avait commandé. Il lui semblait que le monde entier lui criait l'absurdité de sa condition. Quelle fleur qu'une fleur dont la raison n'émane que d'elle-même ?

Manon souhaitait être un coquelicot : grandir dans le mépris de son créateur, envers et contre tous, envers et contre lui, rivalisant avec les fins qu'il avait choisies, les fruits qu'il avait chéris, mais, elle n'était qu'une petite fille.

Son père se moquait bien qu'elle lui parla des coquelicots. Et, sans le savoir, il rejetait l'enfant sauvage qui avait muri dans leur silence. Manon avait parlé, sans jamais être entendue. Il lui semblait qu'elle et son père parlaient des langues étrangères. Et cet inconnu, qui ne l'avait jamais vue, foula chacun de ses mots comme on piétine un champ de coquelicots. Parce que l'on sait que personne n'y prêtera attention.

Adulte, elle n'avait pas pleuré à l'enterrement de son père. Elle s'était contenue parce que c'étaient les « faibles » qui pleuraient et parce qu'il y'avait une forme d'indécence à aimer un inconnu. À chaque fois qu'il lui parlait, il semblait parler d'une autre. Il ne semblait pas voir en elle, mais au travers, décrivant cette autre, qu'elle aurait pu être ; cet être vil capable de mensonges éhontés et de tous les vices dont il l'affublait. Un peu comme s'il savait que dans le cœur stérile qu'il lui avait donné aucune vertu ne pourrait fleurir. Pourtant, Manon était bien incapable de mentir ou de tromper. Sa

vérité, semblable au coquelicot avait parfois fléchi, mais jamais cédé. Tout comme elle était incapable de haïr cet étranger, aussi fort qu'elle l'ait souhaité. Car Solène lui avait enseigné que les vertus étaient autant de coquelicots ; fragiles, futiles, mais pas dociles, qui de nourrissaient de l'adversité et croissaient par leur propre volonté.

Après l'enterrement, Manon avait repris le chemin de l'école. Et, elle avait cherché en vain les coquelicots. Elle se rappelait avoir, autrefois, tournoyé entre les fleurs, dansant avec elles. Seule à percevoir la mélodie du vent qui bruissait soulevant leurs pétales flamboyantes. Et puis, s'être assise en tailleur, face à l'immensité, interrogeant le silence retrouvé des coquelicots qui, l'instant d'avant avaient paru si vivants, parce que complices de sa folie. Il lui semblait que ses camarades se jouaient d'elle.

Ce soir-là, Manon était revenue sur ses pas une bonne dizaine de fois. Puis, s'était assise, comme autrefois. Le champ était toujours là. Pas les coquelicots. Peut-être ses cueillettes et ses rires d'enfant, le vent, l'indifférence du monde, avaient-ils eu raison des fleurs, emportant à jamais le secret que dissimulaient leurs jupes ensanglantées.

Il semblerait que même le silence ait besoin d'être écouté.

Laura avait perdu le fil de ses pensées. Près de la tombe de sa mère, un peu à l'écart du bouquet d'œilletts flétris qu'elle était venue remplacer, juste à l'abri de ses regards, avait poussé un coquelicot. Depuis quand cette fleur sauvage se dressait-elle ici, sans que personne ne la voie un peu voutée, s'excusant presque d'être là ?

Laura sourit avec tendresse. Elle se rappelait que sa sœur lui avait expliqué une fois que l'amour était pareil au coquelicot ; il poussait sans qu'on ne s'en aperçoive, à l'abri du regard, puis se nourrissait de l'adversité pour fleurir. Fragile, indomptable, mais fort dans la querelle, toujours un peu rebelle, un peu tordu, un peu instable, mais solide, car choisissait le sol où, en dépit des opinions, il pouvait s'épanouir pleinement.